

La taxidermie, un métier en constante évolution

Le mot taxidermie vient du grec ancien taxis, arrangement et derma, peau et signifie littéralement « arrangement de la peau »

Un bon taxidermiste doit à la fois posséder des compétences d'anatomiste, de naturaliste et d'artiste. C'est une profession rare et remarquable mais aussi jeune et tendance ces dernières années. La taxidermie a longtemps eu une connotation négative. En effet, un taxidermiste « empaille » des animaux morts, des cadavres. Aujourd'hui, en Belgique, on ne trouve plus qu'une vingtaine de personnes exerçant cette profession. La législation belge en vigueur est assez sévère et les réglementations diffèrent en Flandre, à Bruxelles et en Wallonie. Cependant toutes les régions doivent tenir compte de la CITES (ou Convention de Washington), un accord international sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction.

Les taxidermistes sont des personnes clés pour tout musée de sciences naturelles. Ils préparent les nouvelles pièces des collections ou des expositions (partiellement ou entièrement) ou restaurent d'anciens spécimens.

Notre taxidermiste Christophe De Mey travaille principalement pour les collections scientifiques. Il prépare le plus grand nombre d'animaux possible, appartenant à toutes sortes d'espèces différentes. Une fois finalisés, les spécimens sont placés dans les conservatoires où, après plusieurs décennies, les chercheurs peuvent encore les étudier et effectuer des analyses morphologiques ou des recherches ADN.



Christophe De Mey commençant la préparation d'un oiseau de proie (photo : Reinout Verbeke, IRSNB)

Pour les expositions, les animaux doivent sembler plus « vivants », être moins « statiques » que certains spécimens de collection ; ils doivent être minutieusement naturalisés, avec une attention toute particulière pour la posture et la finition. Il faut dès lors souvent préparer expressément de nouveaux spécimens, comme certains oiseaux de l'exposition « Bébés animaux » en 2014.

Outre la préparation de nouveaux spécimens pour les collections ou les expositions, notre taxidermiste restaure des animaux naturalisés par ses prédécesseurs. Le travail peut s'avérer délicat : les plus anciens datent du 19^e siècle !

Un grand défi attend Christophe : pour la réouverture du Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren, il va devoir restaurer 131 pièces de collection, dont des pièces emblématiques telles que des girafes, des éléphants et des zèbres. « C'est une tâche très importante, qui ne doit pas être sous-estimée, mais également un honneur pour nous. »

Nouvelle vie

Chaque semaine, de nouvelles dépouilles arrivent à l'Institut. Il s'agit d'animaux morts dans les parcs zoologiques ou les centres de revalidation, ou lors d'accidents de la circulation. Tous les animaux entrants sont congelés. Ceux qui ne peuvent être naturalisés (car déjà en décomposition) sont ensuite envoyés chez l'ostéologue de l'Institut, qui prépare les squelettes pour la conservation. Les autres sont confiés à Christophe.

Pour « insuffler une nouvelle vie » à l'animal, le taxidermiste doit d'abord enlever la peau à l'aide d'un scalpel et de ciseaux. Puis, il la retourne et en retire le maximum de chair afin d'éviter le pourrissement (il ôte même les petits muscles fins et allongés des ailes chez les oiseaux). Les spécimens sont ensuite plongés dans un bain de tannage et lavés. Puis ils sont trempés dans de l'alcool dilué, avant de passer au séchoir, avec des copeaux de bois qui accélèrent le processus. Chez les oiseaux, on laisse le crâne en place, parce que le bec y est rattaché ; tandis que chez les mammifères, le crâne est retiré, nettoyé et remplacé, ou bien il est remplacé par un moulage.

C'est alors que se révèlent les talents de biologiste et d'artiste du taxidermiste : sur base des dimensions de l'animal, de la proportion des muscles, et selon l'attitude requise, il réalise une structure, le « body » – souvent en polystyrène – sur lequel la peau sera replacée. À l'heure actuelle, cette structure est toujours réalisée à la main, mais des essais sont en cours avec des imprimantes 3D. Ce métier ancestral est en constante évolution.

Christophe préfère les postures et expressions naturelles. « La mise en place d'yeux d'hiboux ou d'autres oiseaux de proie est très différente de celle d'autres oiseaux. S'il est possible de conserver l'orbite des hiboux, le rendu est souvent plus beau et semble plus naturel que si on y plaçait un œil artificiel. J'aimerais également à l'avenir rendre aux animaux les postures qu'ils ont dans le milieu naturel, comme par exemple celle du prédateur saisissant sa proie ou celle de deux oiseaux ou mammifères s'accouplant. »

La taxidermie, c'est tendance

Beaucoup de jeunes veulent devenir taxidermistes. En Belgique, cette profession est officiellement reconnue depuis 2014, mais il faut aller aux Pays-Bas ou en Grande-Bretagne pour suivre une formation certifiée en taxidermie : il n'en existe pas encore chez nous.

Christophe a depuis peu des stagiaires – des étudiants en médecine ou en biologie pour la plupart –, à qui il montre toutes les astuces du métier. Il a été formé de la même façon il y a des années de cela par le précédent taxidermiste de l'Institut. « J'y ai pris goût et j'ai décidé de suivre cette voie. La taxidermie est un processus délicat, qui requiert précision et recherche d'alternatives lorsque les produits utilisés autrefois ne sont plus autorisés. » L'un des problèmes de la naturalisation étant qu'elle décolore les pigments foncés et assombrit les plus clairs, Christophe teste notamment différents produits afin d'obtenir des résultats durables et qualitatifs.



Michèle Monsieurs (photo : Reinout Verbeke, IRSNB)

Après plusieurs mois de stage à l'Institut, Michèle Monsieurs seconde Christophe dans ses projets. Elle travaille en ce moment sur un Fou de Bassan. « J'ai toujours été intéressée par la nature et j'aime le travail manuel. Je trouve que la taxidermie, c'est de l'art, un véritable travail de précision : ça demande un certain sens artistique, notamment pour les finitions, quand il faut peindre le bec et les pattes. Oui, j'ai trouvé ma voie. J'ai fait mes études en secrétariat et langues mais je regrettais de ne pas avoir pu suivre l'enseignement artistique. Mais maintenant, j'ai enfin trouvé, après quelques années de travail derrière un bureau, ce que je cherchais. Et je vais essayer de faire de mon passe-temps mon métier. »

Grâce au succès grandissant que connaît la taxidermie, la relève est désormais assurée !

*L'expo **WoW** – Wonders of Wildlife ou la « taxidermie en mouvement » d'Antonio Perez*

Durant quelques jours, fin septembre, le Muséum a accueilli l'artiste espagnol et son fils pour la mise en place de 50 animaux naturalisés répartis en 10 scènes à vous couper le souffle, exposées jusqu'il y a peu au Parque de las Ciencias à Grenade.

Antonio Perez qualifie ses compositions de « taxidermie en mouvement ». Certains groupes – comme celui des bouquetins bondissant – ne reposent que sur un seul point ! Mêlant acrobatie et poésie, la plupart des scènes de l'exposition semblent défier les lois de la physique.

« Je calcule d'abord le poids de l'animal. Puis, selon les lois physiques de la gravité, je calcule le contrepoids qu'il faut pour faire tenir l'animal en équilibre. Ensuite, je prépare le « body », une structure moulée en fibres de carbone sur laquelle sera tendue la peau de l'animal. Cette étape est la plus importante car il faut veiller à ce que la peau ne soit ni trop ni trop peu étirée. Quand le body est prêt, il est rempli du poids nécessaire et fixé à la structure métallique à peine décelable une fois l'ensemble fini.

Expo **WoW** – Wonders of Wildlife, à visiter jusqu'au 28 août 2016 au Muséum des Sciences naturelles